

Lecture de l'espace subjectif dans *L'Invention de la solitude* de Paul Auster

Frances Fortier

Nul n'est moins cynique qu'un magicien. Il sait, et chacun sait, que tout ce qu'il fait est illusion. L'astuce n'est pas vraiment de tromper les gens, mais de les enchanter à un degré tel qu'ils souhaitent être trompés: de sorte que, pendant quelques minutes, la relation de cause à effet est dénouée, les lois de la nature contredites. (p. 186)¹

De par son titre, *L'invention de la solitude* instaure d'emblée un pacte de lecture équivoque qui va solliciter à la fois l'efficace de l'illusion référentielle et la mise en scène des procédés mêmes de l'illusion. Certes, il s'agit en l'occurrence d'une histoire archétypale de solitude où le protagoniste, enfermé dans sa chambre, mène une quête identitaire déclenchée par la mort du père. Très tôt, cependant, le récit de soi dévoile ses ficelles et la construction textuelle, l'invention, se désigne par l'exploitation systématique, jusqu'à saturation, des mécanismes autoreprésentatifs. L'écriture austérienne ne se dissimule pas et l'histoire du deuil devient formellement l'écriture de cette histoire. Si ce n'était de l'ampleur des moyens convoqués, l'entreprise, et sa forme, confinerait au cliché. De fait, l'astuce réside précisément dans le *tour de plus* pascalien, et la mise en récit, loin d'aboutir à la résolution de la recherche d'identité, va accentuer la déréalisation en maintenant l'indétermination du sens et le décentrement du sujet.

D'où l'intérêt d'examiner, par une lecture minutieuse de l'espace subjectif, les pôles tensifs de cette écriture tentée à la fois par la nostalgie du sens et la conscience de son impossibilité.

1 Paul Auster, *L'invention de la solitude*, Arles, Babel, Coédition Actes Sud, Labor, L'Aire, 1992. Les chiffres entre parenthèses renvoient à la pagination de cette édition.